

adjoint de l'Etat, à Namur, publie un article sur les Norrenborgh, de Namur, où l'on trouvera la réponse à la question posée.

Un dicton normand en Wallonie: Beaumont, ville de malheur (ci-dessus, p. 169, 271, 348). — Le journal wallon namurois, *li Couarneu*, dans son numéro du 26 mai, rapporte notre question et publie la réponse que lui a donnée J. D., un de ses fidèles collaborateurs. Nous la reproduisons textuellement:

Permettez à un vieux Wallon, âgé de 76 ans, de vous dire que l'histoire de Beaumont, Beaumont ville de malheur, arrivé à midi, pendu à une heure, sans avoir diné, s'est passée en Belgique et qu'elle était très connue au siècle dernier dans notre pays. Tous les Wallons la connaissaient; malheureusement, avec le progrès, toutes les vieilles histoires s'oublent ou sont dédaignées!

Dès ma plus tendre enfance, cette histoire m'a été répétée cent et cent fois et je dirai par plus de cent Wallons qui ne variaient jamais dans leur récit; ceci est tellement vrai qu'elle était passée en proverbe (en spot), quand un malheur accablait quelqu'un on disait: c'est comme à Beaumont, etc.

La femme qui me l'a contée la première était née en 1770; elle en parlait comme si cela s'était passé dans son enfance, elle faisait le récit en wallon, mais elle faisait parler les acteurs en français parce que, disait-elle, les Auvergnats chaudronniers venant de France ne connaissaient pas assez le wallon.

Voici donc l'histoire comme elle m'a été contée tant de fois:

Deux chaudronniers ambulants allaient à Beaumont en suivant la route venant de Thuin et en passant par tous les villages pour travailler; ils étaient toujours deux, le plus jeune allait à la recherche de l'ouvrage et le plus vieux travaillait.

Ils étaient arrivés à une lieue de Beaumont, suant, peinant, n'en pouvant plus: il faisait très chaud et ils devaient porter tous leurs outils et ustensiles; ils espéraient qu'un pauvre diable comme eux, allant à Beaumont, voudrait bien leur venir en aide.

A ce moment passe un jeune homme qui, bien loin de les aider, ne leur dit même pas bonjour; le plus vieux des chaudronniers lui dit:

— Si vous allez à Beaumont nous ferons route ensemble et vous voudrez bien porter une partie de notre charge pour nous aider.

Sur ce il lui met sur le dos une partie de ses outils et il dit au plus jeune chaudronnier:

— F...-lui la bigorne pour compléter sa charge!...

Le jeune homme forcé d'obéir leur demande ce qu'ils vont faire à Beaumont.

— Nous allons travailler.

— Vous n'y travaillerez guère!

Ils arrivent aux portes de Beaumont au moment où l'Angelus de midi sonnait à toutes les églises; le vieux chaudronnier dit:

— Nous arrivons, nous allons bien dîner.

— Vous n'y dinerez pas, dit le jeune homme.

Celui-ci fait un signe à l'officier de garde qui venait à leur rencontre avec ses soldats.

Aussitôt les deux chaudronniers sont entourés, jugés et condamnés à être pendus à une heure pour avoir manqué de respect au fils du seigneur de Beaumont.

Aussi, tout ahuris d'une justice aussi expéditive, n'ont-ils cessé de se dire l'un à l'autre jusque la potence:

Beaumont, Beaumont ville de malheur.
Arrivés à midi, pendus à une heure.
Sans avoir diné.

La Marche de la Madeleine, à Jumet (III, p. 101; VIII, p. 35). — On n'est pas d'accord sur l'origine de cette marche; on a lu ici même la légende selon laquelle cette manifestation mi-religieuse, mi-profane, commémorait la guérison miraculeuse de la châtelaine de Heigne.

Le Pays Wallon, de Charleroi, dans son numéro du 5 août dernier, reproduit l'autre explication que *Wallonia* a également publiée: En 879, les Normands furent vaincus à Thiméon, hameau de Jumet, par Louis de Saxe, dont le fils fut massacré par les envahisseurs. A un kilomètre environ de ce hameau, se trouve précisément le champ où campent les troupes de l'escorte, tandis que les pèlerins dansent avec frénésie. N'est-ce pas à cette rencontre de Louis de Saxe et des Normands, que se rapporteraient ces coutumes? On sait qu'une procession semblable avait lieu, jadis, à Louvain, pour célébrer, dit-on, l'anniversaire de la délivrance de la ville après la défaite des Normands.

Voici une troisième légende qui n'a pas encore été publiée, à ma connaissance; je la tiens d'un vieillard de Thiméon:

Il y a belle lurette — *dou limps dou vi Bon Dieu* — il vint une année particulièrement pluvieuse. On sait la réputation des pluies de la Madeleine, souvent abondantes: elles font germer le grain sur pied. Cette année-là, il y avait quarante jours qu'on n'avait plus vu le soleil, quand vint le jour consacré à la patronne de Heigne. Une procession s'organisa, demandant à la Sainte d'arrêter l'eau du ciel et d'empêcher ainsi une famine inévitable. Le cortège avait parcouru la plus grande partie de son itinéraire actuel, quand, arrivés à la *terre al danse*, sous Thiméon, on vit au sud-est, poindre un soleil tout neuf. De joie, tous les fidèles d'organiser une danse endiablée, et de rentrer à Heigne au milieu de l'allégresse générale.

Peut-on voir dans cette explication assez curieuse, le caractère païen d'un culte du soleil à l'origine? Peut-être. En tous cas, on ne pourrait plus expliquer la présence d'hommes en armes dans ce cortège, que par le fait qu'autrefois, il était nécessaire de protéger les reliques et les assistants contre les entreprises des malandrins.

Ar. CARLIER.





DÉFENSE WALLONNE

Séparation administrative. — Pardon, dit M. G. Lorand, il faut dire: séparation *législative*. On verra. Pour l'heure, laissons le mot. L'idée est en marche.

Au Congrès wallon, elle reçut un enthousiaste accueil. Hommes politiques et hommes d'affaires, hommes de lettres et bon soldats wallons, se sont en nombre recrutés, pour garantir l'autonomie wallonne et sauver notre idéal.

Un comité d'études s'est formé, qui n'aura de cesse qu'après avoir fait une œuvre.

C'est un manifeste que vient de publier M. Jules Destrée, dans la *Revue de Belgique* (n° du 15 août-1^{er} septembre). Sa lettre ouverte au Roi expose avec éloquence, grandeur et vérité, le sentiment qui gonfle chez nous tant de cœurs. Visiblement, l'adversaire est surpris, et il répond mal. De la part des Flamings, nous viennent quelques gros mots: hurluberlus, sans patrie, anti-belges... Ils sont trop lourds pour avoir le vol bien haut. D'autres, contre mauvaise fortune, font beau visage; ils crânent ou poitrinent: — Tant mieux, s'écrie M. Pol de Mont; la Flandre en sera d'autant plus riche. — Sans doute paiera-t-on de meilleurs salaires à Hamme et autres lieux infernaux. — Nous réaliserons enfin notre développement économique, tonitruent de vaillants gardes de Groeninghe; apparemment, ils songent que la gare d'Anvers, le port de Bruges, celui d'Ostende ne suffisent pas à leur richesse, et qu'en dépensant le double, la Belgique eût mieux fait.

Bruxelles hésite: dans *Le Ralliement*, M. Franz Foulon voudrait lui réserver sa situation de capitale. *L'Antiflamingant* entreprend une enquête. Il pose du reste ses questions avec habileté, pour provoquer

des réponses, et il ne s'adresse, sauf deux ou trois exceptions, qu'à des personnes dont l'opinion lui est d'avance connue et est favorable à ses idées. Enquête sans valeur documentaire, par conséquent, faute d'impartialité. M. G. Rency, dans *La Vie Intellectuelle* (15 septembre) songe à un Bruxelles, élite intellectuelle, pénétrée d'idées «européennes», et qui imposerait à la Belgique le respect du français. Mais il oublie que, *toujours*, les députés et les sénateurs de Bruxelles, un ou deux mis à part, ont voté les lois flamandes et flamingantes. Il se trompe sur le caractère bruxellois, que la province wallonne n'aime guère, et sur les tendances, flamandes malgré tout, des gens qui l'entourent. Aimons pourtant les appels à la sagesse.

Enfin M. Pol de Mont, qui reproche à Destrée et aux siens un crime de lèse-patriotisme, oublie qu'il s'est réclamé autrefois à Dresde de la culture allemande au détriment de la culture belge. Il parlait au *Cercle pangermaniste*. Il n'éprouva aucun scrupule à déplorer la séparation de la Hollande et de la Belgique, à qualifier Rogier de traître à la patrie, à demander que les Allemands obligeassent leurs fournisseurs flamands à se servir d'une langue germanique... Et nous en passons, nous passons l'accusation qu'il lançait alors contre les Wallons de vouloir l'annexion de leur pays à la France: façon originale de recommander ses frères aux redoutables ennemis de la grande république; quoi d'étonnant après cela, si les Allemands, convaincus par des témoignages de ce genre, sont fermement résolus, en cas de guerre, à lancer leurs hordes innombrables sur un ennemi certain? La Flandre n'en souffrira point, puisque seule la Wallonie garde la frontière. Je cherche là-dedans le traître à la patrie... (cf. *Wallonia*, 1905, p. 486-7; *Dresdner Anzeiger*, 12 octobre 1905).

On oublie cette interview que relate Marc Grégoire de *La Chronique* (15 septembre); un Wallon de bonne volonté, établi à Anvers, lui aurait dit que l'entente était chose bien simple: reconnaître qu'il y a pour toute la Belgique, deux langues officielles; autoriser les pères de famille flamands établis en Wallonie, à réclamer pour leurs enfants l'éducation intégrale en flamand; donner même liberté aux habitants des Flandres. Concéder tout et n'obtenir rien.

Et un mot encore, emprunté à *La Gazette* (31 août):

«Dans la nouvelle édition du catalogue *français* du Musée royal d'Anvers, les prénoms des artistes sont indiqués en *flamand*. Cette manifestation d'un flamingantisme intransigeant nous fait faire la connaissance notamment de Huibrecht et Jan Van Eyck, de Quinten Metsys, de Peeter-Pauwel Rubens, de Jan Breughel de Velours, de Jeroen Bosch, etc. Détail typique: le catalogue cite *Hendrik de Braekeleer* (vous notez bien, n'est-ce pas, qu'il s'agit d'un catalogue *français*) et il reproduit cinq fac-similés de la signature du peintre, toutes libellées *Henri de Braekeleer*. Même cas pour Gustaaf den Duyts, qui signe Gustave Den Duyts; pour Jan-Pieter-Franz Lamorinière, qui signe François Lamorinière; pour Wauters, Karel-Emiel, qui signe Emile Wauters. On pourrait relever ainsi cent échantillons. Puérilités, dira-t-on. Soit. Mais combien déplaisantes...»

Réception de la Légia, l'illustre chorale meusienne: c'est un épithalame de fraternité. M. De Vos, devient tendre; au nom de ses

concitoyens, il proclame qu'en leur cœur, tout est amour pour les Wallons. Il est de fait que le chat aime les souris; et l'on eut pour nous ris et souris. Pour ne point compliquer le discours, personne ce soir là, ne parla du bilinguisme imposé à tous les fonctionnaires en Belgique, ni de bien d'autres sujets de fraternisation.

On oublia M. Wambach, nommé directeur du conservatoire flamand, et que les «purs» avaient menacé de jeter à l'eau parce qu'il né en dehors des Flandres, demi-germain seulement, et parce qu'il avait sollicité la direction du conservatoire de Liège, en Wallonie. Jeté à l'eau! M. Radoux, l'excellent musicien, fils du directeur, qui reçut sa visite, dirait que le supplice a dû paraître effroyable à M. Wambach!

* Pour la première fois, le 23 juillet, il fut question à la Chambre de la grande séparation. Aux séparistes on reprocha de ne pas aimer leur patrie.

M. DESTREE: «L'idée dont je me suis fait l'interprète sera précisée: c'est l'idée que la Wallonie est sacrifiée» (*nouvelles protestations à droite*).

M. VAN CAUWELAERT: «Il faut une certaine audace pour prétendre celà!»...

La discussion se termine par des affirmations générales de patriotisme et l'annonce d'une interpellation de M. Destree, en novembre, sur la Wallonie sacrifiée.

* *Déjà!* — D'un correspondant, ce trait amusant — et éloquent: *La Meuse* rappelait récemment (6 juillet 1912), une mésaventure d'Alexandre Dumas père, lors d'un séjour qu'il fit à Liège... Descendu assez tardivement à l'Hôtel d'Albion, il y fut pris pour un Flamand et ne parvint pas à se faire servir à souper. La scène est racontée avec humour par Dumas lui-même dans ses *Bords du Rhin*.

Le lendemain matin, il s'en fut chez l'historien Mathieu Polain et lui demanda à déjeuner.

— Tenez, lui dit-il, il faut que je vous avoue une chose, c'est que je crois qu'on m'a pris pour un Flamand, et que c'est cela qui m'a fait du tort.

— Oh! alors, cela ne m'étonne plus, répondit Polain. Il faut vous dire que notre mariage avec la Belgique est une espèce de mariage de raison; nous vivons séparés de corps, si bien que, lorsqu'un Liégeois va à Louvain, il dit: «Je vais en Flandre».

En 1838! *Déjà!*...

Simple rapprochement. — Parce qu'il s'agit de la Belgique, de «borgnes» Belges, comme écrivait Edmond Picard, grand prêtre de l'aménité, hurlent à l'idée d'une séparation administrative ou législative.

Les «Sans-patrie» qui nourrissent ce dessein «criminel» préparent un véritable attentat contre la nation. Une séparation, — d'ailleurs «impossible», — serait la fin de la Belgique; car il n'est pas douteux que le régime actuel est la «sauvegarde» et la «condition *sine qua non*» de notre indépendance.

La «Belgique bilingue» ne doit donc prêter aucune attention aux «déclamations» des «Wallingants» dont le projet, «imbécile et sacrilège» (selon M. Edmond Picard), ne peut être considéré que comme une «sottise» imaginée par quelques «hurluberlus». Ainsi vont les *Journaux... bruxellois*.

S'agit-il de l'Angleterre, ils admirent M. William Churchill, grand homme d'Etat, et ils chantent sa gloire, bien qu'il s'agisse quant même de séparation administrative.

M. William Churchill, le ministre de la marine, a prononcé, le 17 septembre, devant ses électeurs de Dundee, un important discours sur la possibilité d'un système de gouvernement fédéral pour le Royaume-Uni.

Après avoir fait ressortir qu'il parlait en son nom personnel, M. Churchill, partisan, comme la plupart des hommes d'Etat anglais, d'une décentralisation toujours plus grande, *laissa entendre qu'il serait désirable d'accorder des Parlements distincts aux grandes régions populeuses* comme le Lancashire, le Yorkshire, les Midlands et la ville de Londres elle-même avec ses environs.

Personnellement, ajouta le ministre, je ne reculerais pas devant la création d'une douzaine de Parlements de ce genre subordonnés au Parlement impérial. La tâche du gouvernement central s'en trouverait sensiblement facilitée.

Si on rapproche ces déclarations importantes de celles absolument dans le même sens que fit récemment le chancelier de l'Echiquier, M. Lloyd George, il est permis de supposer que le gouvernement britannique envisage l'application d'un grand système de décentralisation intérieure.

L'administration; les langues. — *Guide téléphonique:* Flamingantisme obligatoire. Obligation pour le particulier de demander la communication en flamand dans le pays flamand.

On abandonne ainsi le principe dont se réclament les Flamingants pour vexer leurs bons frères wallons, le fonctionnaire étant fait pour le public, doit répondre au contribuable dans la langue que ce dernier emploie. Le fonctionnaire est bilingue, le citoyen ne l'est pas.

On renverse les rôles et l'on oblige le citoyen à parler la seconde langue.

Pourtant la Constitution le défend.

Mais compte-t-elle?

En autorisant le nouveau guide, le ministre des postes lui manque impudemment.

Ajoutons que les fonctionnaires supérieurs, auteurs de ce méfait, avaient organisé une sorte de referendum, en priant les intéressés de faire connaître la langue qui leur convenait le mieux. A peine trouve-t-on, même en Flandre, des adresses en flamand. Réseau de Hasselt: un seul abonné désigné en flamand; groupe d'Anvers: tous les journaux désignés en français; 5 administrations communales en flamand, 10 en français; tous les hôtels et cafés en français; Bruges:

56 abonnés flamands, 556 français; Dixmude: 9 flamands, 27 français!!! En un mot, la Flandre riche et cultivée ne tient pas au flamand. La commune wallonne de Roclenge-sur-Geer est elle-même passée au caviar et devient, ô surprise, Rukkelingen-aan-Geer.

Le guide bilingue des chemins de fer continue à paraître.

A propos d'une localité de la Flandre Orientale, Petit-Sinay, on nous fait observer que, la table alphabétique, lorsqu'il s'agit du nom français d'une ville flamande, renvoie le lecteur au nom flamand; mais lorsqu'il s'agit du nom flamand d'une localité wallonne, soit par haine du français, soit pour être plus agréable au lecteur flamand qu'on ne veut l'être pour le lecteur français, on lui donne tout de suite, et sans le renvoyer au nom véritable, les indications nécessaires.

Pourquoi donc n'en fait-on point tout d'un coup, un vrai guide flamand? On pourrait se contenter, pour les Wallons, de mettre en français l'indication du prix: nous paierions — les Flamands n'en demandent pas plus!

* La contrainte du flamand aux Chemins de fer vicinaux.
Article reproduit pas vingt journaux:

«La Société générale des Chemins de fer économiques à Bruxelles vient d'obtenir du gouvernement la concession d'une nouvelle ligne partant de la place St-Jean pour aboutir à la Barrière de St-Gilles, en passant par la rue Haute. Cette ligne est en voie d'installation et sera mise en exploitation d'ici deux mois.

» Eh bien, dans l'arrêté royal accordant la dite concession, il est bel et bien stipulé que le personnel doit être exclusivement flamand et qu'il devra d'abord adresser la parole en flamand aux voyageurs!

» On a beau être partisan du maintien de l'union dans la famille belge, que voulez-vous faire quand on vous flanque à la porte? Quand on vous refuse le pain et la place à la table commune?

» Il ne s'agit pas ici d'extravagance de quelque Comité ou de quelque virtuose ès-flamingantisme. Ce sont les pouvoirs publics qui donnent carrément dans la danse.

Hâtons-nous d'ajouter que *Le Soir* a démenti la nouvelle, assurant qu'on se bornait à exiger des employés la connaissance du français et du flamand. Espérons qu'il en est ainsi et souhaitons que, sous prétexte d'examen, on n'écarte pas systématiquement, ici encore, les Wallons.

Remarquons toutefois que pour les chemins de fer vicinaux qui parcourent les campagnes wallonnes, on n'exige nullement des employés la connaissance du wallon. Lorsqu'on mit en circulation la ligne Liège-Hollogne, dont la grande majorité de la clientèle ne parle que le wallon, le personnel était, en grande partie, composé de Flamands, incapables de donner aux voyageurs patoisants la moindre explication...

Aux chemins de fer. — Personnel. — Jusqu'à présent, les premiers chefs-gardes, nous dit une feuille namuroise, étaient choisis parmi les plus anciens chefs-gardes, n'ayant pas dépassé la limite d'âge voulue

et réunissant les aptitudes nécessaires pour remplir les nouvelles fonctions.

Jamais la connaissance de la langue flamande n'avait été exigée des candidats wallons pour l'accession à ce grade.

Aujourd'hui, rien n'est négligé pour écarter le plus possible les candidats wallons.

C'est ainsi que dernièrement M. de Broqueville ayant décidé d'élargir un peu le cadre des premiers chefs-gardes, quatre nouvelles extensions furent créées.

Croyez-vous qu'il y en ait eu une pour la Wallonie? Pas le moins du monde. L'administration choisit comme nouveaux postes: Anvers, Landen, Malines et Mouscron, où seuls les candidats flamands furent admis.

Il avait bien été parlé de Walcourt. Mais on préféra sacrifier totalement les nôtres.

Pendant que leurs collègues flamands, qui exercent les fonctions de premiers chefs-gardes, ne sont plus exposés à de nombreux accidents dont le moindre pourrait déterminer l'exclusion définitive du cadre des aspirants, les Wallons, eux, continuent à l'être.

Timbres-poste et psychologie flamingante. — D'un ami de *Wallonia*.

Les nouveaux timbres-poste édités à l'occasion du nouveau règne sont en circulation. Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'ils détiennent le record de la laideur. Piqués d'émulation, les Flamingants ont saisi cette occasion pour battre un autre record: celui de la niaiserie. Il s'est trouvé, en effet, des fonctionnaires pour s'émouvoir de l'ancienne bandelette dominicale

Ne pas livrer le dimanche
Niet bestellen op zondag

et y voir une atteinte aux droits sacrés des Flamands. La nouvelle bandelette est donc imprimée comme suit:

Ne pas livrer Niet bestellen
le dimanche op zondag

N'est-ce pas ridicule? Et d'autres fonctionnaires ne vont-ils pas trouver que la modification adoptée est insuffisante? En effet, si nous lisons de haut en bas (la ligne du haut d'abord, la ligne du bas ensuite), nous le faisons aussi de gauche à droite (la colonne de gauche d'abord, et celle de droite ensuite). En sorte que, dans la nouvelle formule, le français précède le flamand comme dans l'ancienne!...

Proposons donc à ces messieurs des postes — qui ont vraiment du temps à perdre, — une troisième manière pour la prochaine édition: les deux mentions seraient imprimées l'une sur l'autre, fraternellement entrelacées...

* * A propos de timbres, il est une jolie observation de psychologie flamingante à faire. Vous êtes vous déjà demandé pourquoi les timbres et cartes postales sont bilingues alors que les

pièces de monnaies sont frappées les unes en français, les autres en flamand? En voici la raison:

Nous sommes bien obligés d'accepter la monnaie qu'on nous donne. Les Flamingants se sont donc empressés de faire faire des pièces exclusivement flamandes et d'en imposer l'usage aux Wallons. Les Wallons sont ainsi le seul peuple du monde utilisant des pièces émises dans leur pays et rédigées exclusivement en une langue moderne que pas un seul d'entre eux ne parle.

Pour les timbres et cartes, au contraire, si l'on avait fait deux éditions distinctes, le public aurait eu le droit de choisir celle qu'il désirait. L'expérience concluante de l'*Indicateur des Chemins de fer*, du *Bulletin du Touring-Club*, etc., serait renouvelée. C'est pourquoi l'on a admis le système bilingue, forçant ainsi les Wallons — et les Flamands francisés — à mettre bon gré mal gré, du flamand sur toute leur correspondance.

La solution rationnelle serait d'éditer timbres et cartes séparément dans les deux langues et de frapper de la monnaie bilingue. Mais combien de temps faudra-t-il pour qu'on le comprenne à Bruxelles?

Un moyen meilleur et plus simple encore serait d'adopter pour timbres et monnaies, comme on le fait en Suisse, le latin. Mais comme, de cette façon, on ne vexerait personne, nous pouvons être assurés que notre administration flamingante refusera énergiquement de prendre ce système en considération.

Puisqu'on parle, cependant, d'une nouvelle édition de timbres plus artistiques, — et qu'on prêche d'autre part l'apaisement des conflits de races et de langues, — il y aurait là une belle occasion à saisir et un geste élégant à placer...

Publications flamandes. — Assemblée générale du *Touring-Club*, du 30 juin 1912. Extrait du procès-verbal paru dans le Bulletin officiel, 1^{er} août, page 342, 2^e colonne.

M. DEVIS demande si la rédaction du Bulletin officiel ne ferait pas bon accueil à des articles en langue flamande.

M. LEROY demande que la question des langues ne soit pas posée au T. C. B. On a fait plus que ne le demande M. Devis, pendant trois ans, le T. C. B. a publié un bulletin flamand qui a dû être abandonné parce que les Flamands eux-mêmes ne le soutenaient pas. Le jour où ils seront assez nombreux pour permettre la publication d'un organe écrit dans leur langue maternelle, le Conseil ne demandera pas mieux que d'examiner à nouveau la question.

M. DEVIS insiste et dit que sa proposition ne tend qu'à faire admettre quelques articles flamands parmi les articles français.

M. LEROY oppose que les Touring-clubs des pays trilingues ou bilingues, comme la Suisse et le Grand Duché de Luxembourg, ont exprimé à maintes reprises leur regret de n'avoir pas adopté un Bulletin en seule langue française.

M. OOMS ajoute qu'au temps du Bulletin flamand, dont il avait assumé la rédaction avec notre regretté délégué Jaspers, il a fait des appels nombreux, mais toujours vains, aux écrivains flamands. Jamais il n'a reçu le moindre article, et c'est également de cette

pénurie qu'est mort le Bulletin flamand. Il estime comme M. Leroy qu'il n'y a pas lieu d'admettre au Bulletin officiel des articles flamands.

Exposition de Gand. — Les Flamingants ne cessent de protester parce que la part réservée au flamand ne leur suffit pas. A toute lettre écrite au Comité de l'Exposition, il est répondu dans la langue employée par le correspondant, sans préférence: flamand ou français. Nos bons frères exigent que toute réclame envoyée en Australie ou au Japon, soit sinon flamande, au moins bilingue: à quoi bon? Japonais et Australiens n'en ont-ils pas assez déjà d'étudier trois ou quatre grandes langues étrangères? Faut-il leur brouiller les idées?

Menace, si l'on n'enseigne pas ainsi un peu de flamand aux Papous, Néozélandais et hommes du Soleil Levant, de fuir, comme une peste corruptrice jusqu'aux moelles, cette traîtresse Exposition de Gand.

Ces messieurs cherchent des qualificatifs violents; le vocabulaire ne suffit pas à leur indignation. Prière aux âmes secourables de leur venir en aide.

Et pourtant: l'Association Littéraire Wallonne de Charleroi ayant demandé à prendre part à l'Exposition de Gand, le Comité lui a fait parvenir une liasse de documents contenant les conditions imposées aux exposants, le tout, de la première à la dernière ligne, rédigé en flamand, — sans traduction.

Alfred Stevens faillit devenir directeur du *Musée d'Anvers*. C'était en décembre 1890. L'artiste toujours aussi habile, était malheureux. Poussé par un groupe de peintres anversois, le bourgmestre lui fait des ouvertures. Dans une lettre, du 22 décembre 1890, Stevens conte la fin de l'incident à son ami Verwee: «C'est très charmant, mais la lettre ajoute: nous croyons utile d'ajouter que la connaissance de la langue flamande est indispensable à Anvers.» «Comme, malheureusement, je ne connais pas le flamand, quoique né à Bruxelles, et j'en rougis, j'ai donc écrit au bourgmestre d'Anvers une lettre très aimable, très patriotique, où j'exprime toute ma reconnaissance aux artistes anversois, mais qu'ignorant le flamand, à ma honte, je ne pouvais me présenter pour cette haute situation». Ce fut tout.

Liberté de l'enseignement. D'un catholique wallon cette lettre au *XX^e Siècle* (12 juillet), d'où nous extrayons cinq lignes très judicieuses:

«Les catholiques réclament la liberté de l'enseignement contre l'enseignement officiel, les Wallons réclament la liberté des langues dans l'enseignement, contre l'enseignement officiel... On ne peut pas plus violenter le langage que la conscience des individus...»

Les petits cerveaux. — Les persécuteurs. Lisez-vous *La Lutte wallonne*?

Un ami lui conte l'histoire suivante:

«Le vendredi 12 juillet, à 12 1/2 h. (je précise), je dinais dans un restaurant bien connu en face du Marché aux poissons de Bruxelles et voici ce dont un fanatique flamingant m'a gratifié, au dessert:

«Après avoir bien diné, ce personnage, au moment de régler son compte, s'est informé auprès de la serveuse si elle connaissait le flamand; la serveuse, une Liégeoise, lui ayant répondu négativement, il s'est borné à lui dire *que c'était un manque de compétence et s'est abstenu de lui donner quoi que ce soit comme pourboire.*»

°° Un de nos fidèles amis, négociant domicilié à Bruxelles, écrit à l'un de ses fournisseurs sur une carte postale de la ligue wallonne, où sont effacées les inscriptions flamandes: lorsque le fournisseur reçoit la carte, elle porte ces mots «*Quelle hauteur d'esprit!*», qui attestent l'indiscrétion et l'intervention au moins inattendue d'un fonctionnaire.

De quoi se mêle-t-il cet employé que nous payons pour faire son service, c'est-à-dire, en somme, pour nous servir?

°° De *Méphisto*. Les avantages du pangermanisme:

«D'avoir clamé aux quatre coins de l'univers qu'Émile Verhaeren était un poète german, ne leur suffit plus, voilà qu'ils nous prennent encore Maurice Maeterlinck. Témoin cette petite anecdote, dont nous garantissons l'authenticité.

«M. Maurice Verne, l'auteur français, de passage dans notre ville d'Anvers, entre dans une librairie et demande un livre de Maurice Maeterlinck.

«En allemand ou en français? demande le libraire. Le livre allemand est préférable... Il vous donnera la véritable expression du *génie germanique* du poète.

«Sans commentaires n'est-ce pas?!?!»

Travaux publics. — Les locaux universitaires de Liège servent à 2.700 étudiants, dont 1.650 pour les écoles spéciales. Leur transformation s'impose, car ils furent établis pour 500 élèves au plus. Nour réclamons une nouvelle faculté: l'État refuse de «marcher».

Même inertie gouvernementale lorsque nous demandons, pour l'accroissement de notre industrie minière et en général pour toute notre industrie, des voies de pénétration vers l'Allemagne et la Hollande, des voies navigables par la Meuse et les canaux vers le Rhin, vers Anvers, la canalisation de notre fleuve.

On nous répond que la Hollande s'oppose à ce que le fleuve frontière soit canalisé: les journaux nous apprennent que les Pays-Bas vont commencer le travail.

On nous annonce que les ministres renoncent à écarter très loin de Liège les grands express: à la même heure, nous sommes informés de ce que l'Allemagne avait modifié son tracé et exigeait une ligne arrivant plus près de l'ancienne.

Les hôteliers ardennais — après tant d'autres — se lamentent: il leur faudrait de meilleures voies de pénétration. Autant que nous, ils attendront.

Nous voudrions vers ce Limbourg limitrophe avoir des lignes rapides: l'administration étudie, elle étudie depuis 40 ans, et comme

la puissance des locomotives a changé plusieurs fois dans l'intervalle, elle va recommencer ses études — attendons encore 40 ans.

°° Un train-bloc, on l'a dit déjà, circulera, l'an prochain, entre Bruxelles et Ostende. Ce nouveau service exige, on le sait, la construction d'une voie nouvelle entre Denderleeuw et Gand-Saint-Pierre. Les travaux d'établissement de cette voie sont très avancés déjà, car elle doit faciliter aussi le trafic intense qui ne manquera pas de se produire à l'occasion de l'Exposition de Gand.

Il ne reste plus, en somme, qu'à terminer les travaux d'art entrepris déjà à Denderleeuw. Et l'on espère que les essais pourront se faire vers la mi-janvier.

Après le train-bloc Bruxelles-Anvers, le train-bloc Bruxelles-Gand-Ostende. Parfait.

Bien entendu, on ne parle pas de train-bloc Bruxelles-Liège. Une agglomération de 500.000 Wallons, est-ce que cela compte, en Belgique?

Il y a mieux; sous ce titre: *Liège et les Express*, on écrit à l'un de nos journaux (août 1912):

«Les Liégeois qui ont protesté avec tant d'énergie contre le détournement des grands express, ne se sont pas aperçus que l'administration des chemins de fer venait de se jouer d'eux. En effet, elle a créé un train direct qui prend à Ostende à 3 h. 25 du matin, les voyageurs pour Herbesthal et au delà, arrivés de Douvres par la malle de nuit. Le train ne descend pas de voyageurs à Liège.

«Les Liégeois doivent attendre le train de 3 h. 42, qui passe par Bruxelles et ne les débarque à Liège qu'à 7 h. 24, alors que le premier train les y eût amenés à 6 h. 10. Une fois de plus, on méconnaît nos droits au profit du trafic international».

°° Pour le baptême des malles belges.

Les malles belges qui font le service entre Ostende et Douvres portent toutes ou presque, des noms flamands. Les deux dernières s'appellent «Pieter de Koninck» et «Jan Breydel».

Deux journaux catholiques, *La Patrie* et *Le Journal de Bruxelles*, ont réclamé pour les malles qui seront lancées après celles-ci, des noms wallons. Notre passé est riche en héroïsme, disent-ils.

A quand le baptême?

°° D'un correspondant: Pendant les vacances de 1912, sur la table des «salons de lecture» d'hôtels, vous avez probablement vu traîner un album assez luxueusement édité *L'Été en Belgique* (1). Si vous l'avez ouvert, vous y aurez trouvé de copieuses notices en quatre langues et d'abondantes photographies concernant: Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Ostende, Blankenberghe, Heyst, et même quelques localités wallonnes. Le moindre village du littoral est l'objet d'un petit boniment et toute une page est consacrée à la province de Limbourg.

(1) *L'Été en Belgique*. — 1912. — Edition de la C^{ie} de Propagande, Bruxelles.

Mais n'y cherchez pas Liège, Verviers ou Huy; — ni Mons, Charleroi ou Tournai... Il paraît que ces villes ne se trouvent pas — l'Été, — en Belgique.

Vous avez certainement remarqué aussi, un peu partout, en Belgique et à l'étranger, de grands cadres contenant des photographies en couleurs et placés, par les soins de l'*Etat belge* pour attirer les voyageurs dans notre pays.

Or, ces cadres contiennent *seize* photographies, et la Wallonie s'y trouve représentée par *trois* vues, en tout et pour tout. Liège, Mons, Tournai, Namur, Spa, Huy, presque toute la vallée de la Meuse, presque toute l'Ardenne, n'ont pas l'honneur d'une seule reproduction.

Combien M. Van Cauwelaert a donc raison de qualifier d'audacieux ceux qui prétendent que la Wallonie est toujours sacrifiée aux intérêts de la Flandre!

Fêtes Conscience à Anvers. — Conscience, né français, fut l'écrivain populaire de la Flandre. Soit qu'il craignit de trop grands rivaux s'il entreprenait d'écrire en français, soit qu'il voulût entrer en communication directe avec le peuple, il mit en langage flamand sa pensée française! Parfois même il fut anti-français.

Anvers a célébré avec éclat l'écrivain populaire. Mais cette ville, rendue à la vie par les armes de France, après avoir été condamnée à mort par la Hollande, en a profité pour exalter le pannéerlandisme (excusez-moi pour ce mot barbare) et crier son animosité contre nos voisins du midi.

Elle a oublié qu'en 1830, les Français nous sauvèrent, alors que la Prusse offrait son concours au Roi de Hollande pour reconquérir nos provinces.

En *conscience*, elle devait agir autrement.

Fête des Eperons d'or: même antienne.

Joyeuse entrée du Roi: tous les discours sont prononcés en flamand, en présence du corps consulaire qui ignore cette langue. Parlant deux langues, pouvant choisir celle qui est la plus connue, ils ont préféré l'idiome que plusieurs ne comprenaient pas. Et, furieusement, ils ont réclamé la suppression de notre Université française en Flandre.

La fête de l'héroïsme wallon. — Tous en parlent. La Flandre ayant sa fête, la Wallonie aura la sienne. Certain journal imprime «fête nationale», caractérisant ainsi notre glorification ethnique.

Elle n'est pas choisie encore l'action d'éclat qu'il faut élire. *Pourquoi Pas* en a fait l'objet d'une enquête ⁽¹⁾.

Les six-cent Franchimontois? La Paix de Fexhe? Jemmapes? Le départ des volontaires wallons pour Bruxelles, en 1830?

On ne sait encore.

Personne n'a rappelé qu'il y a huit cents ans, les Liégeois donnèrent l'hospitalité à cet empereur Henri, dépossédé de son trône, poursuivi

par les armées allemandes, et s'en furent combattre pour que le malheur fut respecté, et avec lui, l'indépendance du pouvoir civil. Grande date aussi, et de bien noble mémoire, qui évoque les principes des gouvernements modernes.

Il est vrai qu'à l'échéance du huitième centenaire, en 1906, l'administration communale de Liège, assez peu au courant de ces choses, ne fit rien pour nous rappeler un héroïsme merveilleux: mais qui nous empêche de faire mieux qu'elle?

Walthère de Selys. — C'est une perte lourde au cœur de la Wallonie. Le sénateur radical de Namur-Dinant-Philippeville servit de toute son âme l'idéal de sa race. Il portait en lui la double aristocratie du sang et de la pensée. Pour les siens, noblesse du nom signifiait toujours devoir. Et il se vouait au service de tous avec une admirable simplicité, poursuivant dans la chaîne des années la tradition de sa famille. Pour son père et pour lui, science était un mot religieux. De toute leur puissance intellectuelle, ils l'aimaient. Naturaliste éminent, le père assembla d'incomparables collections et publia de brillants mémoires. Naturaliste passionné, le fils observait le vaste livre dont la page s'ouvre à toute heure, sous les étoiles ou le soleil, partout où passent des hommes. Né à Liège, étudiant de l'Athénée et de l'Université wallonne, il prolongea ses études par des séjours à l'étranger, en Allemagne, en France, visitant, fréquentant les laboratoires que des maîtres tels que Van Beneden et Spring lui avaient appris à aimer, y prenant un goût toujours plus vif pour le vrai, s'y rencontrant, dans un sentiment de parfaite égalité, avec les chercheurs pauvres ou riches, nobles ou plébéens, égaux tous, sauf par l'intelligence, devant le mystère souple qui glisse dans nos mains.

Il avait conçu la distance qui sépare des sommets les plus hauts d'entre nous, et il possédait la vraie modestie, la vraie simplicité, celles données à l'homme qui mesura la valeur humaine et l'idéal, et dans les progrès les plus splendides, reconnut les étapes d'une marche infinie vers le mieux.

Ainsi doué, il fut étrange: simple autant que ses paysans, sincère comme les plus naïfs, bon à l'égal des meilleurs, et instruit ainsi que pas un, et fin, et enthousiaste.

Elu par Waremme, son père avait été président du sénat. Il siégeait parmi la gauche modérée. Le fils, lorsqu'il y entra, prit place à côté des progressistes (1896). Dans les conflits d'idées qui déchiraient cette époque, père et fils ne cachèrent point, sur ce qu'ils croyaient le devoir social, leur généreux désaccord. Mais à la fin de toute séance, le fils venait tendrement, respectueusement embrasser l'octogénaire, barbe brune contre tête blanche.

Nombreux sont les faits de sa vie publique ou privée qu'il siérait de rapporter, si *Wallonia*, malgré tout, ne craignait de faire ce que l'on appelle de la politique.

Comment taire, cependant, sa belle attitude de Wallon lorsque l'idéal de la race fut en cause? L'un des rares d'entre les mandataires

(1) Voyez dans ce numéro une notice sur Colson et un portrait.

wallons, sa vigilance ne se laissa point déjouer. Lisez le beau discours qu'il prononça le 17 mars 1899 au sénat, pour réclamer, des officiers siégeant au conseil de guerre dans nos provinces, la connaissance du wallon. Il rencontra pour adversaire M. Edmond Picard. Son amendement fut rejeté. Qu'a-t-on fait chez nous pour le wallon en justice? Rien. Mais le plus beau, le plus pathétique des discours était le sien.

Pas de débats importants où sa parole n'ait jeté des lumières. Et tandis que sur lui, nos espoirs allaient reposer leurs ailes pour un vol plus haut et plus lointain, l'homme déchiré par la souffrance, courageux et calme, s'éteignait au bord de ce Léman qui baigna tant de grandes mélancolies, aux derniers jours de juillet.

Congrès de langue et de littérature néerlandaises. — C'est du 26 au 29 août que se sont réunis, à Anvers, les congressistes.

Nous proposant de lire le volume qui renfermera les rapports et les discussions, et d'en reparler si l'occasion s'en présente, nous serons bref aujourd'hui.

Non que le Congrès ne mérite pas au moins une mention. Il s'y fit, comme en toute réunion sérieuse, de la science, de l'art, et il y eut de la passion.

Mais ses travaux ne nous intéressent que pour autant qu'ils se rapportent à la Wallonie.

Nous les avons suivis dans les comptes-rendus de la *Vlaamsche Gazet van Brussel*. Il s'y fit de bonnes conférences, comme celles du professeur Te Winkel, sur Bosboom-Toussaint, femme de lettres néerlandaise, dont le centenaire écherra l'an prochain, de M. De Keyzer sur les carillons, et d'autres, qu'ailleurs nous citerions avec détail.

Il y eut aussi des communications faites par deux professeurs de flamand, qui enseignent à Liège: M. Ruyffelaerts fit un historique de l'enseignement du flamand dans les provinces wallonnes, et y présenta des vœux, très raisonnable comme le vœu que les maîtres de néerlandais aiment et inspirent l'amour de leur enseignement; ici, M. Ruyffelaerts mettait le doigt sur la plaie; — discutable, quand il souhaite que le néerlandais soit inscrit comme seconde langue au programme de nos écoles primaires; M. Vrijdags qui nous apporte des révélations: sur 349 élèves qu'il a examinés, à peine 16.5 % obtenaient la moitié des points, presque aucun n'arrivait à un résultat satisfaisant! La voilà, avec ses difficultés, l'obligation bilinguistique, la contrainte du flamand pour le wallon! M. Vrijdags attribue cet échec à ce fait, que les élèves se désintéressent du cours. Mettons que, pour une part, ils soient en faute; pour le surplus, fait-on en Flandre, quoi que ce soit pour rendre aimable cet enseignement? Les professeurs même y mettent-ils toujours du leur?

A l'assemblée générale du lundi, M. Louis De Raet, ingénieur chef de service au Ministère de l'Industrie et du Travail, a présenté un long rapport sur la néerlandisation de l'Université de Gand. Créer une nouvelle Université, est pour lui solution inacceptable: il faudrait trop

de temps, et puis l'Université flamande serait l'Université des pauvres, l'autre celle des riches, ce dont on ne veut pas!

Aux réceptions officielles, il fut vingt fois parlé, et dans le même sens, de cet irritant objet.

M. Meert a demandé aussi que tout à l'Exposition de Gand, se parlât et s'écrivît en flamand.

Un autre a réclamé la néerlandisation des conservatoires flamands. S'il était déplacé de jeter par ces débats les étrangers dans nos affaires intérieures, et de les faire voter, il serait injuste de dire que le pangermanisme, ou l'esprit de réunion à l'étranger régnât dans les sections: un orateur s'est plaint du danger que faisait courir à sa langue l'école allemande d'Anvers; un autre a déploré que la littérature flamande fut encore plutôt néerlandaise que flamande: trop peu isolée, sans doute.

Toujours est-il que le discours de M. Pol de Mont, sur la séparation, sera imprimé dans les deux langues et vendu partout.

Les journaux ont peu parlé relativement de ce Congrès, et pour la raison bien simple qu'il ne s'y parla que le flamand. Les chefs du mouvement, là-bas, ne devraient-ils pas voir là un indice? comprendre, enfin, qu'ils travaillent à isoler la Flandre?

Terminons en rapportant ces paroles que la *Vlaamsche Gazet* ne donne pas:

Au banquet de clôture, M. Reitz, président du Sénat de l'Union Sud-Africaine, ancien président de la république d'Orange, a dit des choses qui ne manquent pas de bon sens. «Nous vivons, a-t-il dit, dans la meilleure intelligence avec les Anglais. Si nous sommes libres de parler et d'enseigner notre idiome national, nous ne songeons nullement à extirper de chez nous la langue anglaise que son caractère d'universalité rend indispensable. De même le français est une langue universelle que vous autres, Flamands, vous serez toujours impuissants à bannir.»

On s'étonne, dit un confrère, que le plafond ne se soit pas écroulé sur certains Flamingants qui assistaient à ce Congrès.

F. MALLIEUX.

REVUES ET JOURNAUX

Un gisant d'albâtre attribué à du Brœucq, par A. DUBRULLE (*L'Art flamand et hollandais*, 15 août). — Il s'agit d'une statue figurant au Musée de Douai. Sur une natte de jone, dont les extrémités se roulent sous la tête et aux pieds, un homme est étendu, rigide. Seul, un lambeau de suaire couvre le milieu du corps. Il est là, comme disait Bossuet avec une énergique simplicité, tel que la mort l'a fait, et dans la maturité de l'âge; et l'implacable maladie a marqué de son sceau les membres décharnés; le visage creux où ressort le vigoureux relief des pommettes. Et, découvrant les dents, la bouche douloureuse est ouverte, comme si elle venait d'exhaler le dernier soupir. L'œuvre est traitée avec un réalisme puissant; elle dénote chez l'artiste qui l'a

exécutée, non seulement une étude très poussée du corps humain, mais une pleine possession des ressources de la statuaire. Et la patine du temps, en donnant à l'albâtre la teinte de l'ivoire, a encore ajouté à son aspect saisissant».

Cette image est celle d'un puissant seigneur, Charles II, comte de Lalaing, né en 1506, décédé en 1558. On lui érigea un somptueux tombeau de marbre blanc qui existait encore au XVIII^e siècle, et qui fut brisé et dispersé à la Révolution. Outre le gisant, une plaque de bronze doré échappa à la destruction: le musée de Douai les doit au duc d'Arenberg. L'auteur en est inconnu. M. Henri Hymans, Léon Palustre et M. Louis Gonse l'ont attribué à Jacques du Brœucq. M. Dubrulle a de son côté, réuni plusieurs preuves qui militent en faveur de cette attribution. Il les expose avec précision et conclut que les circonstances s'assemblent pour confirmer cette attribution, qui, en effet, ne paraît plus supporter le doute.

La bonté dans César Franck, par CAMILLE MAUCLAIR (*Journal de l'Université des Annales*, 1^{er} septembre). — C'était un petit homme de peu d'apparence, un naïf, un sacrifié, c'était «le père Franck». Seulement, son âme est une des plus belles qui aient jamais existé et César Franck est un des plus grands génies de la musique.

Sa musique est une révélation absolument fidèle de l'âme et du caractère qui se cachaient sous cet extérieur modeste. Sous un mysticisme tout spécial, qu'elle appartienne au genre profane ou soit directement religieuse par son sujet essentiel, elle est toujours représentative d'un état d'âme exclusivement chrétien. Le plus grand caractère de la musique de Franck est le pur primitivisme, qui l'apparente à la peinture de Giotto et du Frère Angélique. Personne, dans la musique religieuse, n'a eu ce charme unique, cette plénitude serene, cette ferveur pure, cette faculté de joie surtout, de joie par l'effusion religieuse, cette splendeur de l'harmonie extasiée et ingénue, cette sorte de battement d'ailes frémissant vers l'infini.

Ce grand maître de l'effusion et de l'amour mystique a su être aussi un merveilleux lyrique de la passion. Le miracle de Franck est d'avoir fait une œuvre de joie vivante en l'extrayant de la souffrance elle-même. Cet apôtre a été un homme, et un homme ardent, vibrant, passionné. Au près de son œuvre religieuse, il y a son œuvre profane qui est une des plus belles œuvres de musique pure de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Tout semblait décider que Franck n'exercerait aucune influence, qu'il disparaîtrait totalement après avoir vécu obscur. Cependant il a été une force, et une des plus considérables de son temps. L'irruption de Wagner dans l'art musical a créé des perturbations très violentes. Après lui, l'effroi fut grand, dans le monde musical il y eut comme une stupeur découragée. César Franck apparut, comme, après l'ouragan, le bon pasteur, qui ramène l'ordre et la confiance dans le troupeau épouvanté. Franck méconnu, pauvre et timide, sut par le charme et la vertu de son doux génie de primitif, retenir sur la pente dangereuse des jeunes hommes qui devaient, quelques années plus

tard, former le seul groupe cohérent de l'École symphoniste française. Son enseignement, donné dans un coin, par un vieil artiste inconnu, a sauvé la musique moderne. Franck est l'exemple typique de ces influences secrètes qui transforment les idées d'une époque sans qu'on puisse les prévoir.

Mais son enseignement technique a été complété par son enseignement moral. C'était une âme toute rayonnante de vertus. Son insuccès scandaleux a été une leçon incomparable pour ses amis. Qui donc eût osé se plaindre, puisqu'il souriait, lui, pauvre, courant le cachet, refusé ou sifflé lorsqu'on le jouait par hasard? Ses disciples ont appris de lui la patience, l'intégrité, le dédain du succès facile, l'amour exclusif de l'art et la religion du scrupule artistique.

Franck eut la vertu suprême de Socrate, la faculté de découvrir le fond de l'âme de chaque disciple et de trouver pour chacun la façon de le persuader. C'est en quoi son enseignement fut infiniment opposé à celui de toute école où l'on verse la même leçon, la même substance en des êtres dissemblables, sans se douter que la même notion peut leur être aussi nuisible qu'utile. L'enseignement de Franck a été aussi supérieur à celui d'un Conservatoire officiel que celui de Léonard de Vinci aux cours des Académies, car il enseignait par amour. Il a pu léguer son savoir; mais son secret de douceur, de charité et d'apostolat est disparu avec lui, et il faut longtemps à la nature pour refaire un être pareil.

Une fête nationale de la Wallonie, (*Pourquoi pas*, 12 septembre). — C'était un referendum, et les avis ont été très partagés.

M. Jennissen opine en faveur d'une fête sans anniversaire déterminé, qui aurait lieu, par exemple, le 15 juillet, ayant pour but de magnifier toutes nos gloires du passé et d'exalter le présent réveil de la Wallonie.

Dans le *Journal de Liège*, un chroniqueur préfère, comme le proposa M. Paul Magnette, la Paix de Fexhe, qui fut, pour les Wallons du pays de Liège, une victoire autrement grande et autrement belle que les plus fameux massacres glorifiés dans nos manuels d'histoire de Belgique. M. Nicolas Barthélemy est du même avis: «Une telle commémoration viendrait à point pour réveiller au cœur des populations wallonnes la passion de l'individualisme et de la liberté».

M. Charles Delchevalerie se range également en faveur de «l'infiniment mémorable Paix de Fexhe»; c'est que, par ce choix, se trouverait réalisée, à ses yeux, la belle formule employée par ceux qui veulent à cette fête d'une race «un motif de fierté dans le passé, de confiance en l'avenir et de joie pour l'instant, sans provocation pour qui que ce soit».

M. Aug. Donnay se prononce pour l'exploit des Six cents Franchimontois: «Il faudrait seulement que cette idée ne s'embarrassât point de la multiple splendeur d'un vêtement politique, pour éviter la mascarade». M. Honoré Lejeune, journaliste verviétois, est du même avis. Et aussi M. Robert Sand: «La mort des Six cent Franchimontois fut aussi glorieuse que celle des Spartiates aux Thermopyles».

M. Louis Piérard propose la commémoration de la bataille de Jemappes. Et M. Hector Voituren, insistant dans le même sens, fait ressortir la part que les Wallons ont prise à cette lutte héroïque.

M. François André, pense que «ce que nous devons illustrer, c'est notre travail, nos œuvres, notre civilisation wallonne: notre fête doit être la fête de notre jeune vie». Il verrait avec plaisir exalter le renouveau de nos espoirs à l'occasion du renouveau de la nature.

M. Jules Destrée propose de célébrer, «non pas un fait local, quelque héroïque qu'il soit, comme celui des Franchimontois, mais le départ simultané des Wallons vers Bruxelles, dans les premiers jours de septembre 1830. Il y eut là une belle heure de flamme révolutionnaire et il suffirait d'en raconter les détails pour en sentir encore la chaleur et l'éclat». MM. Buquin des Essarts, Alphonse Lambilliotte, Gaston Talaupé, se prononcent dans le même sens. Et *Pourquoi pas* se range à cet avis: l'instinct wallon de Jules Destrée, dit-il, nous paraît sûr.

On peut croire que l'idée de M. Jules Destrée était assez en rapport avec l'état présent des esprits: elle a été adoptée d'enthousiasme à Liège et chez les Wallons de Bruxelles qui ont donné, cette année, à leur manifestation patriotique traditionnelle, un éclat nouveau et caractéristique.

CUEILLETTE.

Jadis, Soignies. — Depuis quelque temps cette revue publie, sous le titre d'«Archives des Arts et des Lettres», des documents d'archives relatifs à des artistes d'autrefois, flamands ou wallons. On y voit citer des artistes en tout genre, connus, peu connus et même inconnus.

Durendal, juillet. — Reproduit (sans indication de source) le *Rapport* de dom Brune Destrée, publié ici-même, sur les Panneaux décoratifs d'Aug. Donnay, pour l'église d'Hastière. Dans le même numéro, reproduction du *Baiser de Judas*, de De Gouve de Nuncques et de l'*Arrivée à Bethléem*, par Aug. Donnay.

Pourquoi pas, 18 juillet: *Auguste Danse*; 12 septembre, *Oscar Colson*. Médailleurs.

Sambre-et-Meuse (Namur), 11 août. — Numéro 1! Ce nouvel organe a l'heur de réunir une élite locale d'écrivains et d'artistes, autour de son berceau orné, à son fronton, d'une sculpture de H. Bodart. C'est de bon augure. Et, ce qui est mieux, il débute par un article en faveur de la décoration de l'église d'Hastière par Aug. Donnay. Pour cet article, la rédaction a fait appel à M. des Ombiaux. Elle ne pouvait mieux faire: c'est M. des Ombiaux qui a pris l'initiative de faire décorer l'église d'Hastière par Aug. Donnay. Soit dit en passant, l'auteur, énumérant les revues qui ont approuvé son projet, oublie de citer *Wallonia* qui, l'an dernier (p. 41 à 43) a publié un article spécial signalant son heureuse initiative, justifiant le projet, donnant la composition du comité, faisant appel aux souscriptions.

Lorsque ci-dessus, p. 375, *Wallonia* a rendu hommage à l'initiative de M. des Ombiaux, ce n'était donc pas la première fois.

La Belgique, août: Une amusante nouvelle, *Le Sourd*, par Franz Foulon. — Septembre: Des vers de L.-M. Thylienne, un conte de Gérard Harry.

Leodium, août-septembre. — Note du chevalier de Limbourg sur les relations du Congrès de Rastadt avec la principauté de Liège. Note de E. Schoolmeesters sur un doyen inconnu de la cathédrale à la fin du XIV^e siècle. Enfin, historique du château de Brialmont, par A. de Ryckel.

L'Art et les Artistes, Paris (septembre): M. Paul Vitry consacre un élogieux article au statuaire wallon *Victor Rousseau*. «l'une des plus nobles et des plus délicates figures d'artistes dont puisse s'honorer l'art belge contemporain».

La Thyse, septembre: *Flamands et Wallons après 1815*, par Maurice Wilmotte, fragment de son prochain livre sur la Culture française en Belgique. *Le Bréviaire du pauvre*, par Albert Mockel, proses philosophiques, courtes et exquises.

Les Marches de l'Est (Paris), 10 septembre. — Dans une étude analytique sur la pensée et l'œuvre de *François Coppée*, M. Georges Druilher recherche l'influence de son hérédité septentrionale. La famille Coppée, en effet, était d'origine montoise, comme on l'a dit ici même: MM. Emile Hublard et A. Lambilliotte l'ont confirmé à l'auteur. L'étude de M. G. D., intéressante, souvent ingénieuse, est à retenir.

PIERRE DELTAWÉ.

FAITS DIVERS

VIRTON. — Hommage à Lenoir. Un comité, dont M. Adhémar de la Hault est la cheville ouvrière, s'est formé pour élever un monument à Lenoir, l'inventeur du moteur à gaz, — ce moteur dont les applications ont été si fécondes et qui a permis à la science, à l'industrie de nous doter des automobiles, des sous-marins, des ballons dirigeables et des aéroplanes.

Ce Comité a ouvert une souscription nationale. Il a lancé à des milliers d'exemplaires, dans tout le pays, une carte postale illustrée du portrait de Lenoir, et portant ce texte, extrait d'une notice consacrée au grand inventeur, — brochure répandue à profusion, elle aussi:

Jean-Joseph-Etienne Lenoir était né le 12 janvier 1822 à Mussy-la-Ville, près de Virton. A 16 ans, ne possédant qu'une instruction rudimentaire, mais intelligent, observateur, débrouillard, il alla chercher fortune à Paris. Il y fut d'abord garçon de café, puis ouvrier émailleur, et en 1847, il proposa à son patron l'emploi d'un nouvel émail blanc. Ce fut la première de ses inventions, qui allaient se multiplier à l'infini: procédé de galvanoplastie en ronde-bosse, frein et signaux